

État de la science, relativement aux maladies épidémiques, ou, Nouvelles remarques sur le succès des démarches faites par M. le Dr Chervin, auprès de l'administration, pour empêcher l'examen des documens de M. le Dr. Lassis / par M. Lassis.

Contributors

Lassis, S., 1772-1835.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Paris : Dondey-Dupré père et fils, 1831.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wsc2dema>

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

ÉTAT
DE LA SCIENCE,
RELATIVEMENT
AUX MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

PARIS.
DONDÉY-DUPRÉ FRÈRES ET FILS, IMPRIM. LIT.
COURTILLOUX, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS,
1831.

ÉTAT
DE LA SCIENCE

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

AUX MALADIES ÉPIDÉMIQUES

ÉTAT
DE LA SCIENCE,

RELATIVEMENT

AUX MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

OU

NOUVELLES REMARQUES

SUR LE SUCCÈS DES DÉMARCHES FAITES PAR M. LE D^r. CHERVIN,
AUPRÈS DE L'ADMINISTRATION, POUR EMPÊCHER L'EXAMEN DES
DOCUMENTS DE M. LE D^r. LASSIS.

PAR M. LASSIS,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine, et de plusieurs autres Sociétés savantes, régionales et étrangères, ancien Prévôt de l'École pratique du collège de Chirurgie de Paris, ancien prosecteur à l'École de Médecine de la même ville, ancien Médecin en Chef d'Hôpitaux en divers pays, etc.

Sic vos non vobis....

PARIS.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

COMPÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS,

GABON, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1831.

NOTE.

Les missions pour la Pologne et la Russie, qui viennent d'être décidées, feront, je crois, sentir l'importance de mes documens. On peut, je crois aussi, y voir les résultats les plus satisfaisans, et tout obtenus, de ce que je puis appeler également missions, au nombre de quatre ou cinq, dont j'ai été chargé, ou que je me suis volontairement imposées, soit dans les pays mêmes qui sont l'objet des missions actuelles, soit sur d'autres théâtres du mal. Ces résultats vont même au-delà de ce que l'on demande, ou de ce que l'on semble demander aux nouvelles commissions. Ils offrent la preuve des données les plus certaines déjà acquises, par l'annonce réalisée que j'ai pu faire du développement et de la cessation de maladies épidémiques, selon que l'on suivrait les principes que je combats, ou ceux que je soutiens; de manière que si mes documens eussent pu être connus généralement, aussitôt qu'obtenus, on aurait cru absolument *inutiles toutes nouvelles missions et pu prévenir ou arrêter de nouvelles épidémies.*

Le nombre même et l'écriture peu lisible de

certaines pièces, que je n'ai pu écrire qu'à la hâte, ont peut-être mis obstacle à leur examen; mais ne serait-il pas d'une injustice extrême et révoltante, de me faire un reproche de ce que, seul pour tant de travaux, je n'ai pu mettre tout au net? Faut-il ne parler que de ce que, humainement, je n'ai pu faire, et taire des résultats importans et faciles à apprécier pour tout homme éclairé, qui voudra se donner la peine d'examiner? Plusieurs de mes documens sont encore inconnus; et, pour ceux que l'on connaît, on n'avait pas d'abord *les données nécessaires pour les apprécier*; ce qui est si vrai, que l'on m'a demandé de nouveaux faits; faits que je suis allé recueillir, de sorte qu'il s'agit maintenant de juger l'ensemble, dont les diverses parties s'éclairent et s'étaient mutuellement. Je prie de juger, en attendant le nouvel examen, ceux de mes écrits qui ne sont pas connus, par ceux qui le sont et qui ont été généralement accueillis.

Malgré tout ce que j'ai fait pour me concilier l'estime et la bienveillance de mes confrères, je sais que, pour un certain nombre d'entre eux, c'est un parti pris de dénigrer mes documens, de tout dénaturer, d'attribuer à d'autres ce que j'ai fait moi-même. Comme si je devais être puni d'avoir lutté constamment contre l'er-

reur depuis 1805 ; d'avoir ainsi obtenu des résultats avantageux sans exemple ; d'avoir appelé ainsi également l'attention des autres médecins sur toutes les questions relatives aux maladies épidémiques , et d'avoir considéré moi-même ces questions sous toutes les faces.

J'ai été accueilli, entendu par nos ennemis eux-mêmes, qui s'en sont loués, en faveur de plusieurs milliers de mes compatriotes, en proie à toute sorte de calamités, que j'ai partagées avec eux, et que j'ai fait cesser en partie ; et, aujourd'hui, souvent je suis loin d'obtenir le même accueil, de la part de plusieurs autres compatriotes, dont le concours pourrait m'être nécessaire. L'administration même, à leur exemple, s'est toujours montrée contraire. Je ne parle pas des sacrifices inouis que je me suis imposés, de places qui m'ont été ôtées ; ce n'est rien ; ce n'est rien même que d'être dénigré, lorsqu'on ne l'est que par des hommes ignorans, ou passionnés, ou mûs par de vils intérêts ; il en est même par qui l'on serait fâché d'être loué. Mais ce qui est quelque chose, ce sont ces alarmes sans cesse renaissantes, ce sont d'autres calamités bien plus réelles et bien plus grandes encore. Que dire des efforts de mes adversaires, si ces calamités sont presque toujours le résultat des erreurs que je combats ;

si, par conséquent, elles seraient prévenues par l'application des vérités que je soutiens ? Que dire, si l'une et l'autre sont faciles à démontrer ; si l'on ne cherche la vérité que du côté où elle n'est pas ; si l'infection, ni la contagion, seules causes admises pour rendre raison des épidémies, n'ont aucune réalité ; si les maladies fébriles, prétendues distinctes, n'en ont pas davantage ? La chose mériterait au moins d'être examinée, surtout lorsque cet examen est demandé par un médecin qui a fait ses preuves, depuis plus de trente ans, dans toute sorte de circonstances, qui ne se présente qu'appuyé de tous les faits anciens et nouveaux, et lors même qu'il ne s'agit que de constater divers jugemens favorables déjà portés par les médecins les plus compétens, et même par divers corps savans, notamment par une commission de l'Académie des Sciences ; cependant, selon certaines apparences, cet examen n'aura pas lieu.

Pressé par les circonstances, je n'ai pu donner à cet exposé tout le soin nécessaire. Il en résultera sans doute des répétitions et des incorrections nombreuses.

ÉTAT DE LA SCIENCE,

RELATIVEMENT

AUX MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

OU

NOUVELLES REMARQUES

SUR LE SUCCÈS DES DÉMARCHES FAITES PAR M. LE D^r. CHERVIN,
AUPRÈS DE L'ADMINISTRATION, POUR EMPÊCHER L'EXAMEN DES
DOCUMENS DE M. LE D^r. LASSIS (1).

Miseris succurrere disco.

Un auteur a dit que, s'il avait les mains pleines de vérités, il se garderait bien de les ouvrir. La maxime est sage sans doute; car cet auteur était homme d'esprit, savant et philosophe; et si elle avait besoin d'être justifiée, elle le serait complètement, ce me semble, par tout ce que j'ai éprouvé depuis 1805, en luttant sans relâche contre de

(1) Dès ce moment je dirai, relativement au *cholera* annoncé comme s'avancant vers nous, à grands pas et sur 1400 lieues de front, par mer et par terre, qu'en effet, on doit le redouter si, sous prétexte de le prévenir, on emploie les mêmes moyens que ceux auxquels on a eu recours en Russie, emploi que déplorent aujourd'hui les médecins éclairés de ce pays, induits d'abord en erreur par des écrits publiés en France; mais que l'on peut être, au contraire, dans une entière et parfaite sécurité, si l'on s'abstient entièrement de ces moyens; si on laisse les choses aller leur train ordinaire. Preuves: tous mes documens, c'est-à-dire, les faits de tous les tems et de tous les lieux, notamment ceux de ma pratique particulière, et ceux de la Russie. Quant à la nature des maladies appelées maintenant *cholera*, Voy. le catalogue de mes mémoires, etc., à la fin de cet écrit, part. 1^{re}, art. 7.

grandes erreurs, notamment dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences! Mais j'ai des faits si nombreux, si concluans; les erreurs que je combats sont si funestes, leurs résultats si déplora- bles, si honteux, en quelque sorte, pour la science et l'humanité; ceux que j'ai obtenus constamment de l'application des principes que je soutiens, sont au contraire tellement avantageux, que, sans me piquer d'un beau dévouement, je persisterai, quel- que chose qui doive m'en coûter encore. Je me trou- verai toujours assez dédommagé des immenses sa- crifices que j'ai dû m'imposer, et des contrariétés de plus d'un genre que j'ai éprouvées, par les seuls résultats que j'ai déjà obtenus, soit dans la prati- que, soit en voyant mes ouvrages accueillis par les hommes les plus éclairés, qui se sont donné la peine d'examiner.

Je ne suis point indifférent aux attaques dont sont l'objet, dans certains écrits, les vérités que je sou- tiens; mais je sais également m'en consoler: j'y suis plus sensible pour les auteurs de ces écrits, que pour moi-même. Ils prouvent, ces auteurs, qu'ils sont loin d'être au courant de l'état de la science, ou du moins, qu'ils partagent encore de grandes er- reurs, et qu'ils s'en rapportent au langage d'un mé- decin qui, lui-même, soutient ces erreurs.

J'étais disposé à accueillir le médecin dont je veux parler, M. le docteur Chervin, venu long-tems

après moi (1), avec des documens fort incomplets, sans me prévaloir ni de ma priorité, ni des autres avantages attachés à mes documens, comme sans chercher à faire remarquer l'insuffisance et même l'inutilité et les graves inconvéniens des siens (2).

(1) J'avais terminé mes recherches, j'avais même déjà fait l'application la plus avantageuse de mes principes, qu'il n'avait pas commencé les siennes, et qu'il partageait même encore l'erreur de la contagion.

(2) Ces inconvéniens sont de servir à consacrer des erreurs qui, effectivement, entraînent des maux inouis, même dans les tems de la plus profonde ignorance, et qui empêchent de se mettre dans la voie de la vérité, en portant à la chercher où elle n'est pas, et à repousser les documens les plus propres à la mettre dans tout son jour. Dans cette circonstance, sur la parole de M. Chervin, tous les documens que j'avais recueillis depuis 1805, documens qui comprennent ceux de tous les tems et de tous les lieux, et qui appartiennent à toutes les dénominations, ont été repoussés comme ne s'appliquant pas aux malades dont on croyait alors devoir s'occuper exclusivement, sous le nom vague, insignifiant et absurde de fièvre jaune; et que sont devenus eux-mêmes ceux de ce médecin? En parle-t-on? Nullement. Un seul mot, celui de *fièvre jaune*, a fait repousser tous les miens; un seul mot, celui de *cholera-morbus*, fait repousser tous les siens. Tel sera, à chaque nouvelle épidémie, le sort de tous les documens antérieurs, si l'on ne renonce pas aux principes admis, pour suivre ceux que je soutiens: l'erreur, combattue sur un point, se réfugiera sous un autre; combattue sous le nom de *typhus*, elle s'est réfugiée sous celui de *fièvre jaune*; combattue sous le nom de *fièvre jaune*, la voilà qui se réfugie sous celui de *cholera-morbus*; ce nom de *cholera-morbus* sera bientôt abandonné, comme sont déjà abandonnés, en partie, ceux de peste, de typhus, de fièvre jaune, etc.; les travaux même des nouvelles commissions des académies des sciences et de médecine seront frappés de nullité. Ainsi, tandis que le passé devrait éclairer le présent et l'avenir, il n'éclaire rien; ainsi on sera toujours au dépourvu, en cas de nouvelles épidémies.

Mais, loin de répondre à mon accueil, il a fait des démarches auprès de l'administration, pour empêcher l'examen des miens, examen qu'elle avait sollicité auprès de l'Académie de Médecine, et il a réussi, en se servant des erreurs généralement répandues, que par conséquent l'administration devait prendre pour la vérité (1). Il a d'autant mieux réussi qu'il a eu pour appui des hommes qui ne me pardonnent pas d'avoir depuis long-tems tout fait, pour combattre le système admis.

Une partie de mes documens restent ainsi inconnus, et ceux qui étaient déjà connus sont également compris dans l'anathème, quoique tous aient été revêtus du caractère que l'on pouvait désirer, puisqu'ils ont été accueillis par les médecins les plus versés dans l'étude des dernières épidémies, regardées par M. Chervin, comme des maladies distinctes. On n'a pas même fait grâce à ceux que j'ai recueillis sous le nom de fièvre jaune, quoique bientôt ce médecin dût demander avec instance à aller au loin et aux frais du gouvernement, en chercher de semblables, sans aucun espoir fondé d'en trouver d'aussi nombreux et d'aussi concluans (2).

(1) Il n'entre nullement dans mes intentions d'accuser l'administration en général. Elle ne peut être que louée de se conformer aux doctrines médicales admises. Si jamais, dans la lutte pénible où je suis engagé, il m'échappait quelques expressions qui parussent opposées aux vues que je viens de manifester, je les désavoue d'avance.

(2) M. Chervin a déjà répondu à ce reproche, que je lui avais déjà

Au lieu de remarquer combien la conduite de M. Chervin envers moi était loin de répondre à la mienne envers lui, on le crut, comme il a déjà été dit, sur sa parole, à l'Académie de Médecine d'abord, à l'Académie des Sciences et partout ailleurs ensuite. Partout on fit entendre des chants de triomphe pour lui, et de défaite pour moi : presque tous les journaux politiques et médicaux, croyant sans doute aussi servir la bonne cause, embouchèrent la trompette, et se rendirent ainsi les organes de mon heureux confrère. J'ai laissé passer trois années (de 1826 à 1829), sans troubler ce concert, espérant que la vérité se ferait jour d'elle-même ; croyant devoir céder à un tems d'enthousiasme et de prévention, qui ne permettait pas de rien entendre. Les contagionistes ont eu leur tour, il fallait que les infectionistes eussent le leur. Quoi qu'il en soit, au bout de ce tems j'ai cru devoir réclamer ; mais d'après le jugement et de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, M. Chervin a cru pouvoir de nouveau tout oser. Ainsi, au lieu de recon-

adressé. Il dit qu'avant de se rendre à Gibraltar, il n'avait jamais vu la fièvre jaune en Europe (page 36 d'une brochure dirigée contre des opinions qu'il lui a plu de me supposer). Il a sans doute oublié que, (page 26 du même écrit), il fait observer que, selon lui et ses documens, la fièvre jaune n'est autre chose que nos fièvres les plus ordinaires ; de sorte que sa réplique prouve qu'en vingt-cinq ou trente ans qu'il a passés dans la partie du monde indiquée, il n'a jamais vu ce que tous les autres médecins y voient tous les jours.

naître combien ma réclamation est fondée , et de le déclarer , parce que ce serait reconnaître combien sont peu fondés les divers jugemens portés en sa faveur , il a mieux aimé enchérir sur ses premiers torts. En effet , comme pour donner le change , il a composé une longue brochure , intitulée : *Examen des nouvelles opinions de M. le Docteur Lassis* , portant pour épigraphe : *Non verbis sed factis*. Il a consacré de longues veilles à cumuler , dans ce curieux écrit , des faits contre ces prétendues opinions. Or , comme ces opinions , je ne les professe nullement , comme ces faits portent ainsi à faux et sont les seuls que contient cet écrit , à l'exception de quelques autres , qui ont aussi le malheur d'être controuvés , il en résulte que son épigraphe semble n'être là que pour protester contre cette nouvelle production toute entière.

Ce médecin ayant pu empêcher d'examiner mes documens et par conséquent de les bien connaître , a pu aussi se donner libre carrière , en les dénigrant et en se procurant le vain plaisir de combattre des opinions qui ne sont que le fruit de son imagination. Et ce n'est pas tout ; à entendre M. Chervin , à considérer le ton d'assurance avec lequel il parle , il connaît mes démarches , mes vues , mes plus secrètes pensées ; il m'a vu aller et venir , parler et écrire , lorsque je n'ai ni fait un pas , ni dit , ni écrit un mot qui ait le moindre trait à ce qu'il ose avancer.

La première chose à faire lorsqu'il s'agit de porter un jugement, c'est d'examiner ce qui en fait le sujet. M. Chervin, qui croit pouvoir suivre une autre route, n'ayant pas examiné mes documens, ayant même empêché les autres de faire cet examen, demande néanmoins si l'on veut qu'il les fasse connaître; et supposant la réponse affirmative, il prononce. Il prononce de manière à faire voir qu'il ne connaît pas même ceux qui sont généralement connus, qui ont été généralement accueillis en France et chez les étrangers. Ce sont, dit-il, des extraits d'auteurs! Ainsi les résultats de ma pratique, les résultats de la réunion médicale formée à Barcelone sur ma proposition, le journal particulier que j'ai tenu dans cette ville, les autres documens nombreux que j'en ai également rapportés, les autres faits, de tous les tems et de tous les lieux, qu'une commission de l'Académie des Sciences a déclaré justifier mon opinion relativement à la contagion dans toutes les maladies dites typhoïdes, faits recueillis, comme il a été dit, avant qu'il n'eût commencé ses investigations, de manière à rendre celles-ci absolument inutiles, l'exposé et l'appréciation du sentiment de tous les auteurs les plus célèbres, anciens et modernes, l'application de ces documens à toutes les dissertations nécessaires pour mettre la vérité dans tout son jour; tout cela, selon ce confrère, s'appelle des extraits d'auteurs, etc., etc.!!!

Ce n'est point, comme veut aussi le faire croire M. Chervin, en raison de la versatilité de mes idées, mais bien en raison du vague, de la variété et de la versatilité de celles de mes adversaires, que j'ai composé divers mémoires; c'est pour considérer sous toutes les faces les questions agitées; pour suivre l'erreur dans tous ses retranchemens, et pour faire une application convenable des documens nombreux et variés que j'ai en ma possession, au lieu de me borner à considérer seulement un coin du tableau.

Je veux bien croire que Son Exc. le gouverneur de Gibraltar, ainsi que les habitans de Norfolk, Philadelphie, Boston, Baltimore, etc., je veux bien croire que, comme le pense M. Chervin, les uns et les autres trouveraient fort extraordinaires, fort singulières les idées que ce médecin m'attribue si gratuitement; mais ne trouveraient-ils pas plus extraordinaire encore et plus singulier, un autre médecin qui se prétend fait pour éclairer, morigéner et régenter tout le monde, et qui tombe lui-même dans les plus grands travers?

J'ose me flatter que, si j'eusse été à portée d'être entendu par les habitans des villes dont parle M. Chervin, comme je l'ai été par Son Exc. le gouverneur de Josephstadt, en 1814, par les membres de l'administration de Bautzen, en 1813, etc., etc., j'ose me flatter, dis-je, qu'ils s'en seraient également loués.

Si M. Chervin s'était donné la peine d'examiner

mes documens , il ne me reprocherait pas d'avoir admis l'infection en 1821 et 1822, pour y renoncer aujourd'hui. Tous mes écrits connus , et tous ceux qui ne le sont pas, peuvent prouver que jamais je ne l'ai présentée comme la principale cause des épidémies. Il aurait même remarqué sans doute une note que j'ai placée à la fin de ma traduction de l'exposé du résultat de nos réunions médicales de Barcelone. Au reste , j'aurais admis autrefois cette cause, serais-je en contradiction avec moi-même, en ne l'admettant pas aujourd'hui ? Est-ce une contradiction que de renoncer à une grande erreur ? Est-il en contradiction avec lui-même , lui , en s'élevant aujourd'hui avec moi contre la contagion, qu'il admettait encore en 1814, selon sa propre déclaration ? Voyez la *Revue Encyclopédique* d'octobre 1830.

Je n'oublie pas Gibraltar, à l'égard duquel il prétend renverser mes assertions par un seul fait absolument insignifiant ; fait qui, s'il prouvait quelque chose, ne prouverait que contre la contagion, qui, par conséquent, ne pourrait s'adresser qu'aux contagionistes, et par la promesse de présenter d'autres faits qui ne prouvent pas davantage.

Dans l'ardeur qui anime M. Chervin, il a été jusqu'à fouiller dans le *Moniteur* de 1823, où il a cru trouver un langage que j'aurais tenu, et qui, quoique semblable à celui qu'il a tenu lui-même, aurait pu ne pas paraître excusable de ma part. Malheureu-

sement encore la perspicacité de ce médecin est ici également en défaut. Le langage qu'il a pris pour le mien, est celui de M. le rapporteur de la commission des pétitions de la Chambre des Députés, à laquelle je m'étais adressé ; regardant la tribune comme un écho qui ferait entendre mon appel à tous les médecins, de manière à fixer de plus en plus leur attention sur les questions agitées, sans aucune autre vue que de préparer ainsi la place que M. Chervin a voulu s'approprier seul, au moyen des démarches et des circonstances indiquées, après avoir suivi en ce point la route tracée par moi, c'est-à-dire, après s'être adressé, comme moi, à cette auguste assemblée ; mais long-tems après moi. Ce médecin, en m'attribuant le langage de M. le rapporteur, a fait tourner contre moi ce qui ne pouvait qu'être flatteur pour moi. Cet honorable député, en son nom et au nom des autres membres de la commission, a cru devoir parler de mon zèle, de mon dévouement, de mes services et de mes sacrifices, et ajouter que le gouvernement ne souffrirait pas qu'ils fussent sans récompense. Loin d'avoir dit moi-même ces choses, je l'avais précisément prié itérativement, de vive voix et par écrit, notamment le matin même du jour du rapport, de ne s'occuper que des intérêts de la science et de l'humanité, ainsi qu'il l'a déclaré, et que toute autre personne que M. Chervin peut le voir dans le lieu même où ce médecin a vu tout autre chose.

M. Chervin veut bien nous dire que l'administration n'a trouvé que lui seul, entre tous les anti-contagionistes, bon logicien. Il est fâcheux encore que, dans un autre écrit, que l'ingrat a publié contre elle, il nous apprenne lui-même que, selon elle, il est impossible de se faire une idée de *l'offense* faite à la logique dans des écrits de sa façon, dont il lui a donné connaissance, écrits qu'elle appelle de *tristes productions de l'esprit de système*.

Veut-il nous apprendre ce que c'est que la fièvre jaune, que dit-il, il a seule étudiée; tandis que, dit-il aussi, j'ai été assez mal-avisé, moi, pour étudier, non-seulement cette prétendue maladie distincte, mais encore toutes les autres maladies fébriles, épidémiques ou non-épidémiques (seul moyen, selon moi, de bien distinguer en quoi elles diffèrent ou ne diffèrent pas les unes des autres); veut-il nous donner aussi une preuve de l'excellence et de la supériorité de sa logique, il nous dit, dans un endroit de sa brochure (p. 26), que ce n'est autre chose que ces affections fébriles que l'on voit partout et en tout tems; et, dans un autre endroit (pages 30 et 36), il nous dit, qu'avant 1828, il ne l'avait jamais vue en Europe, où il a passé 25 ou 30 années, où il a commencé et terminé ses études; ajoutant que je ne l'y ai jamais vue non plus, moi. Il n'excepte pas même ce qui regarde Barcelone, où je croyais néanmoins l'avoir vue avec les principaux médecins

de cette ville, dans le lazaret, l'hôpital-général, les maisons particulières, et même celle que j'habitais; où je croyais également l'avoir éprouvée moi-même, comme je l'ai éprouvée ailleurs, non dans le cœur de l'hiver et dans le fond de l'Allemagne, comme il a jugé à propos de me faire dire, je ne sais pourquoi; comme ont cru devoir le répéter ses honorables amis, et comme c'eût été possible aux yeux de tout médecin éclairé, et par conséquent sans doute aux yeux de M. Chervin lui-même. Les médecins espagnols dont je veux parler, aussi distingués par leur profond savoir, que par leur zèle, leur esprit judicieux et leur franchise, seraient sans doute fort étonnés de voir ce médecin s'efforcer de faire entendre qu'ils n'ont pas vu eux-mêmes ce que l'on a appelé fièvre jaune, à Barcelone, en 1821.

Selon M. Chervin j'ai voulu me mettre en communauté avec lui, comme si, proposer un examen simultané, c'était demander effectivement à être en communauté. Il paraît faire grand fond sur cette imputation, il la reproduit sous diverses formes. Ma proposition, puisqu'il faut que je le dise, ne prouve-t-elle pas que, loin de croire aucun avantage à ses documens sur les miens, je croyais gagner au parallèle? Ne prouvera-t-elle pas du moins que, dans tous les cas, j'étais loin de redouter ce parallèle? Ne serait-il pas lui-même trop bon et trop généreux d'avoir tout fait pour s'y opposer, puisque c'eût été un moyen

de faire ressortir cette supériorité de ses documens, dont il paraît si persuadé (1) ?

Je ne puis dire sans indignation, qu'il a l'impudence de prétendre que j'ai voulu m'accoler à lui, comme si jamais j'avais voulu m'accoler à qui que ce fût ; comme si, ayant fait sans lui et long-tems avant lui, plus qu'il ne fallait pour la solution désirée, j'avais cru nécessaire de recourir à des documens qui, en eux-mêmes, étaient inutiles ; qui étaient de surrogation, et qui, je dois le répéter ici, par l'application qu'il en fait, ne pouvaient servir qu'à consacrer les erreurs qu'il soutient ! Si je pouvais désirer la réunion de mes documens et des siens, c'était pour empêcher les inconvéniens dont ces derniers étaient susceptibles, étant publiés seuls et employés par ce médecin. Dans tous les cas j'ai prouvé aussi ma confiance dans les lumières et l'impartialité de nos juges ; il a fait et il fait encore croire ou qu'il n'en a pas été ainsi de sa part, c'est-à-dire, ou qu'il n'a pas eu cette confiance, ou qu'il a redouté ces lumières et cette impartialité ; car, autrement, quel motif d'empêcher un examen simultané, lorsque lui-même convenait que ses documens seuls étaient loin de suffire pour la solution désirée ? Quelle que soit la question, pouvait-on trop faire pour l'éclairer et pour la résoudre promptement ?

(1) Ce qui pourrait faire croire, ce que pourtant je ne crois pas, moi, qu'il n'est nullement, sous aucun rapport, au courant de l'état de la science.

Une des choses les plus curieuses dans l'écrit de mon confrère, où tout est fait pour étonner, ce sont les motifs allégués par ce médecin pour justifier ses démarches auprès de l'administration contre mes documens, et pour empêcher leur examen simultané avec les siens. Ces motifs sont précisément ceux que je pourrais présenter pour faire regarder ces derniers comme nuls, comme ne pouvant qu'être nuisibles, et pour faire voir combien sa conduite est contraire à toutes les règles, à la justice, à l'intérêt de la science, de l'humanité et de l'honneur de notre pays.

Si M. Chervin a obtenu, dans la pratique, des résultats aussi avantageux que ceux que j'ai obtenus moi-même, ne serait-il pas plus utile et plus honorable de nous les faire connaître, comme chacun fait en pareil cas, que de se livrer à des attaques contre tout ce que j'ai fait ? S'il a parlé des malheureux qu'il a ouverts, comme j'en ai ouvert aussi, ne puis-je pas parler également, moi, des malheureux que j'ai guéris ?

Si des sarcasmes, des imputations dénuées de tout fondement, des opinions attribuées gratuitement, des jugemens portés sans connaissance de cause, étaient des raisons, M. Chervin pourrait se croire, comme il le paraît, assuré du triomphe ; mais les hommes éclairés et judicieux veulent de tout autres argumens.

Ce qui pourrait réellement prêter ici à la plaisanterie, n'est-ce pas de voir affecter un air triomphant

un médecin qui se refuse constamment à un examen simultané, et par conséquent comparatif, de ses documens et de ceux d'un confrère ; qui se charge de faire connaître des documens qu'il ne connaît pas lui-même ; qui s'engage également à prouver que l'aride rocher de Gibraltar s'est converti tout à coup en un vaste marais ou en un autre vaste foyer d'infection, pour revenir de même tout à coup à son état naturel ; qui se vante de n'avoir étudié que ce qu'il appelle fièvre jaune, et qui néanmoins ne peut dire deux mots de sa nature, sans tomber dans la contradiction la plus choquante ; qui, nouveau Don Quichotte, se met à combattre des opinions qui ne sont absolument que le fruit de son imagination, etc., etc., etc. ?

Enfin, s'il y a quelque chose de fondé dans ce singulier écrit, ce n'est que sous le rapport de quelques imputations qui ne peuvent s'adresser qu'à son auteur.

Ce n'est point assez d'avoir recueilli des documens nombreux et concluans, il faut encore que ces documens soient examinés ; il faut encore qu'ils soient reconnus pour ce qu'ils sont. Je dois dire, à cet égard, que le prix de Montyon n'a réellement de valeur et d'importance qu'autant qu'il signale l'utilité et l'importance des travaux présentés à l'Institut. Il marque la place que chacun de ces travaux doit tenir dans l'esprit des hommes qui s'in-

téressent aux progrès de la science, qui veulent eux-mêmes y contribuer. Il leur indique où ils doivent puiser et où ils peuvent le faire avec le plus de confiance. Il doit d'autant mieux en être ainsi, que les jugemens de l'Académie des Sciences ont, comme ils doivent l'avoir, le plus grand poids. Ainsi, des documens n'ont-ils aucune part aux récompenses dont ce corps savant peut disposer, ce n'est pas là qu'il faut chercher la vérité : on peut même craindre de n'y trouver que l'erreur ; mais, au contraire, ceux qui obtiennent cette faveur doivent être regardés comme des guides assurés, et d'autant plus assurés, que le prix décerné est plus élevé. Il importe donc beaucoup que la religion de l'Académie des Sciences ne soit pas surprise, comme elle peut l'être dans certaines circonstances : or, je dois également le dire aujourd'hui, c'est précisément ce qui a eu lieu en 1828, à l'égard des documens de M. Chervin et des miens.

D'après le rapport fait en 1821 par MM. Portal et Duméril, sur les documens déjà recueillis par moi, à l'occasion d'un nouveau mémoire que je venais de présenter à l'Académie des Sciences, sur la nature des maladies fébriles dites *typhoïdes*, servant de développement au chapitre IV de l'ouvrage que j'avais publié dès 1819 sur les causes des épidémies ; dès-lors la question devait être regardée comme résolue pour toutes les maladies épidémiques, quel que

soit le nom donné au mal ; puisque ces documens comprennent les faits de tous les tems et de tous les lieux , sans acception d'aucune dénomination. Cette conclusion est rigoureuse , à moins que l'on ne prétende que les élémens et l'organisme de l'homme peuvent avoir changé depuis le rapport indiqué (1). Du moins, si l'on n'a pas proclamé cette conséquence, si même on m'a demandé de nouveaux faits, et si je suis allé en chercher sur de grands et de nouveaux frais, et avec de grands et de nouveaux dangers, je n'ai pas encore pu savoir si les documens que j'ai recueillis à Barcelone ou ailleurs, depuis 1821, répondent aux vœux de ce corps savant. Ma relation médicale elle-même sur la dernière épidémie de cette ville, n'est nullement connue. D'après cela, si en 1826 et 1828 on a fait entendre que j'avais mal rempli la nouvelle mission que je m'étais imposée si volontairement, c'est en jugeant absolument sans connaissance de cause. Je sais que l'on a pu trouver un obstacle à l'examen de mes documens, dans leur nombre et dans la difficulté de lire quelques-uns d'entre eux,

(1) Cette conséquence est d'autant plus rigoureuse et nécessaire, elle est d'autant plus importante, il est d'autant plus utile de la remarquer et de la proclamer, que depuis 1805, surtout en 1813, 1814 et 1815, j'ai obtenu constamment les résultats les plus avantageux de l'application des principes que je soutiens, et que ces résultats seuls offrent la solution désirée ; puisqu'en médecine la solution de toute question, c'est la guérison. Ce qui est en effet, comme il a été dit et comme on sait, le seul et unique objet du prix de Montyon.

parce que, comme il a déjà été dit, seul pour tant de travaux, je n'avais pu d'abord les mettre tous parfaitement au net, mais ensuite j'ai tâché de remédier, pour plusieurs du moins, à l'inconvénient indiqué. S'il en est encore, et j'avoue que ma relation médicale peut être dans ce cas, qu'il serait difficile de lire en entier, la commission, voulant bien user de la bienveillance que j'ai toujours tâché de mériter, me mettra à portée de lui en donner une idée, à l'exemple de ce que font toutes les commissions, pour toutes les choses importantes qui demandent plus ou moins d'explications. Dans tous les cas, on ne me fera de reproches, ni par rapport à cette multiplicité de mes documens, ni par rapport à l'état où, faute de tems, j'ai dû les laisser. On sentira aisément combien il y aurait d'injustice de m'en faire aucun. Il y en aurait d'autant plus, qu'à ne considérer tout ce dont on peut prendre aisément connaissance, mes documens offrent une réunion de faits infiniment plus nombreux et plus concluans que tout autre. M. le professeur Magendie ayant fait entendre le contraire en 1828, il y a donc une rectification importante à faire, il y a donc du moins à examiner, pour juger avec plus de connaissance de cause.

Si l'on voulait parler de sacrifices, je croirais pouvoir dire en avoir fait plus que qui que ce soit; mais l'objet essentiel, nécessaire, c'est la découverte d'un moyen de guérir ou de préserver. Or, n'ai-je

pas rempli cette condition ? N'est-ce pas un remède efficace , curatif et prophylactique , que le moyen d'arrêter ou de prévenir des épidémies parmi des populations nombreuses , comme je puis dire l'avoir trouvé , et employé ; ce qu'en effet je puis prouver.

Mais , dira-t-on peut-être , la solution désirée ne se trouverait-elle pas ailleurs que dans vos documens et dans ceux de M. Chervin ? Est-ce un si grand dommage que les uns et les autres soient aujourd'hui frappés d'anathème ? Les nouvelles commissions formées dans le sein de l'Académie des Sciences et dans le sein de l'Académie de Médecine , ne pourront-elles pas aisément décider les questions agitées sans leur secours ? N'en trouveront-elles pas suffisamment dans les résultats obtenus par celles qui ont été envoyées dans ces derniers tems en différens lieux , par le gouvernement ? Je dois répondre à ces diverses questions , j'y suis obligé. Je le ferai , sans me prévaloir de rien. Au reste , je citerai les propres paroles de MM. les commissaires ; je serai le premier à faire remarquer tout ce qu'il y a d'honorable et d'utile dans leur déclaration franche et loyale , et à dire que , s'il n'eût fallu que du zèle , des lumières et du talent d'ailleurs , ces médecins auraient reconnu la vérité aussi bien , et même beaucoup mieux que moi ; mais que le point d'où ils sont partis , que la marche qui leur a été tracée et imposée , en quelque sorte , par les doctrines encore

admises dans les écoles , par l'état où ils ont trouvé la science ; qu'enfin , la peur , qui est réellement si contagieuse , qui s'est communiquée du moins entre plusieurs , et qui est si propre à empêcher de voir les choses telles qu'elles sont , ne leur ont pas permis de l'apercevoir encore parfaitement. Je suis persuadé qu'infectionistes et contagionistes , ayant enfin adopté une marche différente de celle qui a été suivie jusqu'à ce jour , c'est-à-dire , ayant cherché la vérité du côté où je l'ai cherchée moi-même , ils ne manqueront pas de la reconnaître et de la proclamer , comme beaucoup l'ont déjà fait du moins pour certains points. Pour le court tableau que je vais présenter , je remonterai jusqu'à 1821.

L'honorable confrère envoyé dans l'année qui vient d'être indiquée , à Barcelone , par Son Exc. le ministre de la guerre , fait observer d'abord que , malgré tous les efforts déjà tentés , les missions déjà faites , on est toujours resté au point d'où l'on est parti , et qu'en son particulier il n'est arrivé sur le théâtre du mal qu'avec des idées erronées. Il ajoute , qu'il a adopté sans choix et employé peu méthodiquement les médicamens qui lui furent suggérés par ces idées erronées dont il était imbu , ou qu'il est resté simple spectateur des ravages de l'épidémie , et qu'enfin , après avoir été d'*essai en essai* , de *tâtonnement en tâtonnement* , ce sont ses expressions , il avait été obligé de laisser à d'autres le soin de

trouver la vérité (p. 240—242 de sa *Relation médicale*).

Les médecins envoyés par Son Exc. le Ministre de l'Intérieur déclarent que *tout est encore à faire pour le traitement*, que le *hasard fait tout le succès*, et ce succès est une mortalité des plus épouvantables (p. 555 de la *seconde partie de leur rapport*).

Que nous ont rapporté MM. les commissaires de 1828, pour Gibraltar? Deux, rien encore; et si le troisième, M. le docteur Chervin, s'est expliqué quelque part, c'est en faveur de l'infection et pour être formellement contredit par un autre médecin distingué par ses observations et ses recherches sur ce point, M. le docteur Guyon, qui, s'étant rendu également sur les lieux, dit ne pas croire que qui que ce soit puisse jamais s'aviser d'admettre une telle cause. (*Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences Médicales.*)

Nous avons encore à examiner les résultats de la mission d'Orient, de 1828 à 1830, dont furent chargés M. le docteur Pariset et plusieurs autres médecins. M. Pariset parle de ces résultats comme s'il eût été envoyé par moi pour soutenir la vérité, pour justifier ce que depuis si long-tems je ne cesse de proclamer, ce qu'a reconnu en 1821 l'Académie des Sciences, etc.; mais il conclut comme obligé, en conscience, de maintenir le système établi. Il nous dit d'abord que la peste n'est pas contagieuse, qu'en

Egypte on la voit chaque année régner dans des villages où l'on ne peut supposer ni importation, ni exportation, lors même qu'il y en a des centaines d'*exemplaires*, et qu'elle est portée à un assez haut degré pour enlever douze à quinze personnes par jour dans une petite population, telle que celle d'un village appelé *Mit-Gamar*; mais, comme on sait, il n'en reste pas moins partisan du système établi; l'état de la science, ou quelque autre cause ne lui permet pas encore de renoncer à cette bannière. La concordance de ces faits, que la noble franchise de notre confrère ne lui a pas permis de dissimuler, avec ceux que j'ai consignés dans mon ouvrage de 1819, dans mon Mémoire de 1821, dans un autre Mémoire bien plus récent, qui a précisément pour objet spécial les maladies appelées *peste*, notamment celles des échelles du Levant, etc., etc., etc., cette concordance, et le jugement de l'Académie des Sciences pourraient faire pencher la balance d'un autre côté, et porter à proclamer le triomphe de la cause que seul je défends, si les circonstances le permettaient; mais il paraît qu'il faut attendre pour ce point, comme on l'a déjà fait pour un autre point, qu'un autre médecin vienne pour recueillir le fruit de mes efforts, sans les avoir partagés. On laisse la saine doctrine recevoir son application à bas bruit, en profitant de mes avis réitérés!!! Plus tard, peut-être aurai-je occasion de m'expliquer sur ce sujet.

Sous quelque nom que l'on considère les choses, de l'aveu même des membres des dernières commissions, les résultats que je viens d'exposer laissent donc la vérité entièrement méconnue, ou accompagnée de beaucoup de contradictions; et, comme il a déjà été dit, serait-elle reconnue et proclamée sous l'un ou l'autre des noms adoptés, tels que ceux de typhus, de peste, de fièvre jaune, de *cholera-morbus* de l'Inde, etc., sous l'empire des doctrines admises maintenant, il n'y aurait rien de gagné, parce qu'aucune de ces dénominations ne peut être long-tems usitée. Elle doit être remplacée par une autre, regardée également comme appartenant à une maladie particulière à laquelle on prétendra ne pouvoir appliquer les résultats obtenus sous les premières dénominations. Ainsi, tandis que l'on pourra croire avoir fait quelque importante découverte, un nouveau nom viendra autoriser à repudier tous les faits recueillis par ces commissions, comme celui de fièvre jaune en a fait repousser des milliers, comme celui de *cholera-morbus* les fait repousser aussi, et en fait repousser d'autres recueillis sous ce nom de fièvre jaune.

Si les commissions nommées par l'Académie des Sciences et par l'Académie de Médecine; si les Médecins envoyés en Russie et en Pologne partent aussi des mêmes principes que ceux qu'ont

suivis les commissions précédentes, elles auront les mêmes résultats.

On n'a donc rien à perdre en s'écartant de la route où l'on est engagé. En effet, j'ose avancer que l'on ne peut trouver la solution désirée, qu'en la cherchant sur le terrain où j'ai amené la question, c'est-à-dire, dans les effets du système admis, et que l'on ne peut assurer l'application de cette vérité pour l'avenir, qu'en renonçant à toutes les dénominations adoptées et à toutes les idées de différences essentielles entre certaines maladies qui sont absolument identiques, pour ne s'attacher qu'aux symptômes observés pendant la vie, et aux altérations que l'on rencontre après la mort. Cette même vérité sera toute trouvée, si l'on veut bien tenir compte de tous les faits déjà recueillis et consignés dans mes divers écrits. Ma première assertion, celle qui est relative aux causes, peut, aux yeux de quelques uns, paraître un paradoxe ; mais je ne fais que céder aux faits les plus nombreux, les plus évidens, les mieux constatés et les plus concluans. Au reste, je ne demande point à être cru sur parole ; je demande, au contraire, un examen.

Je viens de faire connaître les résultats des dernières missions faites par d'autres médecins. A ces résultats, je crois pouvoir en opposer de tout différens, que j'ai obtenus dans les lieux mêmes où le

mal règne maintenant, et en d'autres pays, comme dans les mêmes circonstances que celles qui se présentent également aujourd'hui ; de manière que ce que les nouvelles commissions vont chercher est, j'ose le dire, *déjà et depuis long-tems tout apporté par moi*, et qu'il ne s'agit que de le constater. C'est le fruit de diverses missions dont j'ai été chargé, soit par notre gouvernement, soit par nos ennemis eux-mêmes, en faveur de plusieurs milliers de nos compatriotes, ou que, malgré toutes sortes de difficultés à vaincre et de sacrifices à faire, je me suis volontairement imposées.

Pour répondre à certaines objections, venant de la part de médecins qui manquent de données nécessaires sur ce point, je dirai que si généralement, dans ma pratique, les symptômes du mal ne se sont pas souvent élevés à un aussi haut degré que le suppose le nom de fièvre jaune donné quelquefois au mal, ou celui de *cholera morbus*, etc., il faut l'attribuer à tout ce que j'ai fait pour l'empêcher : la différence des traitemens et de diverses autres circonstances suffit seule pour déterminer la prétendue différence essentielle entre diverses épidémies. On peut voir des détails circonstanciés sur les faits dont je parle dans mon ouvrage de 1819. On peut en trouver aussi dans un mémoire que j'ai de même publié en 1829 sur les calamités qu'entraînent le système de la contagion et celui de l'infection. Je

n'en parlerai donc ici que très-succinctement ; cependant je dirai un mot de quelques circonstances que j'avais omises jusqu'à ce moment.

Chargé, de 1805 à 1813, et en 1815, du service de l'Hôpital de Nemours, placé sur une route militaire, où souvent il y eut une assez grande affluence de malades, et informé que les prisons de cette ville elles-mêmes étaient encombrées de prisonniers de guerre ou de conscrits réfractaires, sans mission, d'abord, de la part de l'administration, mais ayant bientôt obtenu son approbation, je me constituai le médecin de ces lieux de douleurs, pour y faire gratuitement le service. Dans ces prisons, comme dans l'hôpital, les résultats furent constamment très-avantageux. La mortalité fut toujours au-dessous de ce qu'elle est ordinairement dans les hôpitaux ; tandis que, dans le même tems et en d'autres lieux, tels que Dijon, Auxerre, etc., où se trouvaient des malades absolument dans le même cas, la mortalité fut telle que l'on y crut à la contagion, et que le gouvernement y envoya des médecins de Paris, qui crurent eux-mêmes à cette prétendue cause.

Un médecin fut chargé, en mon absence, du soin de l'hôpital, de 1813 à 1814. Alors tout retentit du bruit de son zèle, tout retentit de bruits de peste et de contagion. Cet honorable confrère obtint, en raison de ce zèle, la décoration de la Légion-d'Honneur, dont je le trouvai pourvu en revenant de

braver toute sorte de dangers, de faire toute sorte de sacrifices, et de rendre, je crois, de grands services à des milliers de Français et d'habitans des pays étrangers, et peut-être à des armées entières. Je crus moi-même, d'après tout ce que j'avais ouï raconter, qu'il avait eu infiniment plus de malades que moi, sous un même laps de tems. Mais une circonstance particulière me mit dans le cas d'apprendre qu'il en avait eu beaucoup moins. D'où vint donc le bruit dans un cas, et le silence dans l'autre ? Le voici : Pour aller de l'hôpital au cimetièrè, il faut traverser toute la ville ; mais la bonne porte, celle qu'il fallait prendre alors pour suivre la route militaire, répondait près du dehors de la ville.

Les résultats dont je viens de parler n'étaient qu'un prélude à ce que je devais faire sur de plus grands théâtres ; c'est-à-dire, dans les pays d'où l'on dit que doit nous venir le mal redouté. Dans ces pays, en 1813 et 1814, appuyé de données déjà acquises, j'ai pu annoncer le mal comme devant se développer sous l'influence des idées encore régnantes aujourd'hui, et comme devant cesser, au contraire, ou être prévenu par l'application des principes que je soutiens ; événemens dont le premier ne vint que trop tôt justifier ma première assertion, et dont le second vint également justifier la seconde, surtout à Josephstadt, grâce à la philanthropie de S. E. le gouverneur de cette place. Cet homme éclairé,

frappé de l'exactitude de l'exposé que j'eus l'honneur de lui faire par écrit et de vive voix, me chargea seul du service; passant ainsi par-dessus toutes les considérations qui l'empêchaient de m'employer, vu ma qualité d'étranger et de prisonnier de guerre.

Quinze à seize pièces servent à constater ce grand fait, savoir : 1° L'original d'une note que j'eus l'honneur de remettre moi-même à Son Exc. le gouverneur de Josephstadt; 2° Plusieurs autres contenant une série de questions adressées aux chefs de chambrée de Français, qui étaient victimes du fléau, dans la vue de les forcer à bien remarquer eux-mêmes les véritables causes du mal, et à se convaincre aussi que ces causes n'étaient pas la contagion, comme tout le monde le croyait, sans exception, et à me mettre moi-même, par leurs réponses, dans le cas de mieux reconnaître encore toutes ces causes; 3° Une pièce particulière qui contient l'observation, de la part d'un chef de chambrée, que, depuis l'adoption de mes principes, les malades sont moins nombreux et les guérisons plus promptes; 4° Un tableau comparatif fait spontanément par les chefs de chambrée, de la mortalité dans mon service et dans celui des médecins du pays; qui fait voir que, dans le premier, elle fut au-dessous de ce qu'elle est ordinairement dans les hôpitaux, et que, dans le second, elle fut de près de la moitié des malades; 5° Une attestation de la part d'un des officiers de santé en chef de nos armées les

plus estimés, arrivé à Josephstadt au moment du déclin de l'épidémie, c'est-à-dire, après que j'eus été chargé du service, et qui déclare avoir tout trouvé rempli du bruit des ravages du mal, né sous l'influence des causes que j'ai signalées, et se dissipant par suite de l'exécution de mes conseils.

A Bautzen, en 1813, l'opinion de la contagion, régnant de même généralement, pouvait avoir les suites les plus funestes pour les malades de six hôpitaux dont j'étais seul chargé, pour les habitans eux-mêmes, et peut-être aussi pour quatre corps d'armée pour lesquels cette ville était le seul passage. Un motif aussi puissant m'avait également déterminé à me rendre auprès de l'administration pour la rassurer elle-même. Ma démarche avait eu de même un plein succès.

A Dresde et à Géringswalde, en 1813 encore, j'eus les mêmes erreurs et les mêmes inconvéniens à combattre, et j'obtins les mêmes résultats.

Au grand nombre de faits que j'ai ainsi recueillis, et; à beaucoup d'autres également puisés dans ma pratique particulière, j'ai cru devoir, au moyen de recherches immenses, joindre tous les autres faits que les siècles aient pu offrir, afin de les rapprocher entre eux, de les comparer et de n'en faire qu'un seul faisceau, auquel rien ne pût être opposé. J'ai recueilli non-seulement les faits relatifs aux causes, mais encore les faits relatifs à la nature du mal;

j'ai recueilli enfin également le sentiment de tous les bons auteurs sur l'un et l'autre point. C'est avec de tels matériaux que j'ai composé l'ouvrage de 1819, déjà cité, qui n'est qu'un précis, qui ne forme qu'un petit volume; mais qui n'en est pas moins regardé comme le plus complet et le plus concluant qu'il y ait; qui n'en remplit pas moins, je crois, une lacune immense, qui n'en remplace pas moins des milliers de volumes publiés au profit de l'erreur; tandis qu'il ne peut servir qu'à la vérité, n'offrant qu'un tissu de faits que je laisse parler, ou dont je ne fais qu'énoncer les conséquences les plus rigoureuses. Ce n'est qu'en procédant ainsi que, dans l'ouvrage indiqué, j'ai traité toutes les grandes questions agitées et celles qu'elles soulèvent. (*Voyez le catalogue ci-joint des pièces que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie royale des Sciences les 16 et 23 de ce mois, article relatif aux causes, n° 2.*)

Voulant donner plus de développement à un article sur l'identité des affections fébriles réputées contagieuses, avec celles auxquelles on n'accorde pas ce caractère, qui fait le sujet d'un chapitre particulier de l'ouvrage dont je viens de parler (le IV^e), j'ai composé un mémoire très-étendu pour cet objet. (*Voyez également le catalogue, article relatif à la nature du mal, n° 1^{er}.*)

Ayant eu l'honneur de présenter ce mémoire, en 1821, à l'Académie des Sciences, et l'ayant rattaché

à mon ouvrage de 1819, la commission chargée de l'examen fit, sur les faits consignés dans cet ouvrage, la déclaration que j'ai déjà rappelée (p. 24) déclaration formelle et par conséquent concluante et décisive, surtout si l'on considère : 1° L'autorité des jugemens portés dans le sein du corps savant indiqué ; 2° La multitude des faits sur lesquels il était dès-lors appuyé ; 3° La multitude de ceux que j'ai recueillis depuis, notamment à Barcelone ; 4° Le jugement porté également sur la grande question agitée sur le même ouvrage par chacun des médecins espagnols les plus éclairés en particulier ; 5° Le jugement porté par l'Assemblée Médicale, formée en 1821, à Barcelone, c'est-à-dire, sur le théâtre de l'une des plus grandes épidémies qui aient régné. (*Voyez le catalogue, article des causes.*) 6° Toutes les autres pièces désignées également dans le catalogue ci-annexé.

Quoique je n'aie eu ni guide, ni modèle, je crois néanmoins avoir élevé à la science un édifice, qui ne laisse absolument rien à désirer, qui, par conséquent, remplit tous les vœux émis par l'Académie en 1825, d'après le savant et important rapport de M. le baron Dupuytren.

CATALOGUE

DES PIÈCES PRÉSENTÉES PAR M. LE DOCTEUR LASSIS,

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Les 16 et 23 Mai 1831.

Mémoires relatifs à la nature des affections fébriles épidémiques, et diverses autres pièces relatives à ce sujet.

1° *Distinctions admises entre les affections fébriles réputées contagieuses et celles auxquelles on n'accorde pas ce caractère.*

Dans ce mémoire je fais remarquer, sans prétendre en tirer un puissant argument, que la prédominance putride admise par un grand nombre d'auteurs, à commencer par Galien, la prédominance bilieuse, admise ensuite par un grand nombre d'autres dans toutes ces affections, supposent qu'elles ont toutes le même caractère fondamental. Je m'appuie en outre de différens faits très-concluans, tirés de ma pratique, du sentiment des meilleurs auteurs, du parallèle entre les symptômes attribués aux diverses prétendues maladies distinctes; et l'on va voir

que je suis loin de m'en être tenu à ce mémoire , qui , néanmoins , selon moi , pourrait seul suffire.

2° *Autre Mémoire sur la nature de la fièvre proprement dite , et sur l'identité de toutes les affections fébriles entre elles.*

Ici j'ai consigné plus de quatre cents noms appliqués au même mal , mais considérés comme appartenant chacun à une affection particulière et distincte , et qui , avec des divisions et subdivisions , que l'on a également faites , peuvent aller à des milliers.

3° *Mémoire particulier sur l'identité de ce que l'on appelle fièvre jaune , avec diverses autres affections fébriles également prétendues distinctes.*

On voit qu'après avoir considéré la question d'une manière générale , j'ai voulu la considérer d'une manière particulière , pour suivre l'erreur dans tous ses détours. Je pense bien que l'on n'exigera pas qu'elle soit suivie partout ; ce serait vouloir l'impossible , tant elle fait d'efforts pour s'étendre de toute part sous certains auspices ; tandis que je vois , d'un autre côté , les médecins les plus éclairés se rapprocher de plus en plus de mon opinion sur ce point comme sur les autres.

4° *Tableau synoptique et comparatif des symptômes observés sous les noms de peste , de typhus , de fièvre*

jaune, de fièvre adynamique, de fièvre ataxique, de fièvre intermittente pernicieuse, de cholera-morbus.

Ce tableau offre les mêmes symptômes essentiels sous chacune de ces dénominations ; seulement ceux qui, sous les unes, se trouvent au commencement de la série, sous les autres se trouvent au milieu ou à la fin, *et vice versa*.

5° *Tableau semblable pour les altérations morbides trouvées après la mort.*

Dans ce tableau, comme dans le précédent, ni explications, ni commentaires ; ici surtout c'est la nature seule qui parle.

6° *Nature protéiforme de l'épidémie de Barcelone de 1821.*

Ce grand fait est cité comme un exemple de ce qu'offrent toutes les épidémies, dont un grand nombre passent pour différer entre elles essentiellement ; quoiqu'elles diffèrent réellement moins que ne diffèrent eux-mêmes, entre eux, les symptômes que chacune d'elles présente.

7° *Tableau comparatif des symptômes observés en Grèce du tems d'Hippocrate, sous le nom de peste, ou sous d'autres dénominations ; en Suisse et en Allemagne du tems de Zimmermann sous le nom de dysenterie ; à Barcelone et à Marseille, en 1821, sous le*

nom de fièvre jaune , de fièvre bilieuse , de typhus nostras , de cholera-morbus , de typhus nautique , de typhus amaril , etc. ; en 1822 , à Paris , sous le nom de fièvre bilieuse , sous d'autres noms encore , ou sans autre désignation que celle des symptômes ; à Moscou , à Varsovie , etc. , en 1830 et 1831 , sous les noms de cholera-morbus de l'Inde , de cholera-morbus seulement , de dysenterie , de typhus , etc.

8° *Nos maladies fébriles les plus graves et les plus communes confondues avec la syphilis , et vice versa , lors de l'expédition de Charles VIII dans le royaume de Naples.*

De cette confusion il résulta que le caractère contagieux de la syphilis fut attribué aux maladies fébriles , et que les symptômes les plus graves de ces affections furent attribués à la syphilis ; telle est l'origine du système de la contagion admis aujourd'hui. Ceux qui connaissent l'histoire de la médecine sauront aussi reconnaître les effets de la confusion et de la méprise que je viens de signaler.

9° *Beaucoup d'autres notes sur le même sujet , la nature du mal.*

10° *Sentimens des meilleurs auteurs recueillis.*

11° *Je puis rapporter ici le chapitre IV de mon ouvrage de 1819 , chapitre entièrement consacré aussi à prouver l'identité que je soutiens entre les affec-*

tions fébriles réputées contagieuses et les affections fébriles auxquelles on refuse ce caractère.

Mémoires relatifs aux causes des maladies épidémiques ;
autres pièces relatives au même sujet.

1° *Seize à dix-huit pièces relatives aux épidémies de Nemours, de Bautzen, Dresde, Geringswalde, Josephstadt, etc.*

2° *Mon ouvrage de 1819 déjà cité.*

Dans cet ouvrage j'examine, dans autant de chapitres particuliers, dont chacun peut suffire pour la solution désirée, 1° l'état de la science qui a fait naître et qui a entretenu le système de la contagion ; 2° les motifs sur lesquels s'appuient les partisans de ce système ; 3° les faits généraux qui en démontrent le peu de fondement ; 4° les divers inconvéniens graves qu'il entraîne ; 5° l'identité des affections fébriles réputées contagieuses avec celles auxquelles on refuse généralement ce caractère (d'où résulte également la preuve de la non-contagion dans les premières) ; 6° l'état des lieux où régnerent autrefois et de ceux où règnent maintenant le plus ordinairement les épidémies réputées contagieuses ; 7° enfin les circonstances dans lesquelles se sont développées et ont cessé les épidémies qui ont régné

depuis les premiers tems historiques jusqu'aux tems actuels.

3° *La traduction de cet ouvrage à Barcelone et à Madrid.*

4° *Note que m'adressa, dès les premiers jours de mon arrivée à Barcelone, M. le professeur Piguillem, président de la subdélégation de médecine de la Catalogne, sur sa rétractation comme partisan de la contagion, et sur ses motifs.*

Ce médecin, homme très-éclairé, avait d'abord attaqué mon ouvrage de 1819; mais ayant comparé les faits qu'il contient avec ceux qu'a offerts la nouvelle épidémie, il a reconnu la vérité et il a eu le noble courage de se rétracter hautement.

5° *Exposé du résultat de l'assemblée médicale formée à Barcelone, d'après ma proposition, déjà indiquée.*

Cette assemblée, la plus compétente qui ait jamais pu exister, fut ainsi formée sur le théâtre d'une des plus grandes épidémies qui aient régné. Elle fut la suite de l'accueil fait à mon ouvrage de 1819; et elle vint justifier, d'une manière définitive, le jugement déjà porté sur les faits que j'ai consignés dans cet ouvrage. Composé de médecins d'opinions d'abord différentes, mais très-éclairés et à portée de tout observer et de comparer les nouveaux faits avec ceux que j'avais déjà recueillis, elle a fini par admettre

la mienne à l'unanimité. Elle fut composée du doyen de la Faculté de médecine, du président de la subdélégation de médecine de la Catalogne, tous deux professeurs de médecine pratique, des médecins du lazaret et de plusieurs autres médecins espagnols attachés à l'hôpital général, membres des juntas de santé supérieure et municipale, de l'Académie de Médecine, de la subdélégation, etc., de deux médecins anglais, qui avaient aussi vu le mal sous divers noms et en diverses contrées, notamment à Constantinople et dans les Indes.

J'eus également l'honneur de faire partie de la commission chargée de l'exposé, qu'à mon arrivée en France je m'empressai de traduire de l'espagnol en français et de faire distribuer à tous les membres des Académies des Sciences et de Médecine. Les autres membres étaient le doyen de la Faculté, le président de la subdélégation et un des médecins anglais.

6° Divers recueils de faits très-nombreux et très-variés, tous puisés aux meilleures sources, sans explications, ni commentaires.

Ces faits sont tirés surtout de cinq à six relations différentes, dont plusieurs n'ont été données qu'à moi, d'un journal que j'ai tenu moi-même, en visitant journellement les principaux points du théâtre du mal, le port, les vaisseaux accusés de l'importa-

tion ou de la transmission, la plage, et particulièrement certains quartiers de la ville ou de Barcelonnette, en procédant de rue en rue, de maison en maison, d'étage en étage. Ils sont tirés également de mes conférences journalières et particulières avec plusieurs des médecins les plus employés pendant l'épidémie.

7° *Note sur plusieurs centaines de marins qui se retirèrent sur la plage, au moment des progrès de l'épidémie.*

Soit que la cause du mal fût la contagion, soit qu'elle fût l'infection, dans les deux cas, et surtout dans le dernier, ces marins auraient été des plus maltraités : ne quittant Barcelonnette qu'au moment des progrès du mal, ils devaient être pleins des prétendus germes ; et d'un autre côté jamais ils n'interrompirent complètement leur communication avec ce lieu, dont ils s'éloignèrent principalement pour se soustraire, du moins, aux mesures admises les plus subversives et les plus meurtrières. Ils allaient souvent, en effet, dans ce lieu redouté, soit pour les offices, soit pour vendre le produit de leur pêche, soit enfin pour leur propre approvisionnement. En cas d'infection, si ce lieu eût été habité ordinairement, il eût dû être le premier évacué, c'était le plus mal sain ; et ces marins y jouirent d'une parfaite immunité ; du moins, s'ils eurent des malades, ce ne fut que comme il y en a partout, et seulement

comme pour prouver que le mal ne se communiquait nullement; car il n'y en eut que trois ou quatre. Si l'on en a compté quatorze, c'est en y comprenant dix à douze autres habitans, qui s'empressèrent aussi de s'y rendre, après avoir manqué de périr sous l'influence des mesures admises.

Je me suis arrêté à ce fait des habitans de Barcelonette campés, parce que, comme on l'a dit avec raison, un seul fait positif rend nuls tous les faits négatifs possibles; parce que, seul, il prouve quelles sont les causes qui n'existent pas et quelles sont celles qui existent; parce que, enfin, il donne ainsi la solution de plusieurs questions, même de la plus importante, celle des véritables causes, quoiqu'elle n'ait encore été agitée et traitée que par moi.

8° *Mémoire particulier sur les véritables causes des maladies appelées peste d'Orient.*

On peut voir que, s'il est quelque point où l'erreur semble être hors de toute atteinte, ou du moins le plus enracinée, c'est là surtout que je crois devoir l'attaquer.

9° *Mémoire sur les véritables causes des principales épidémies des derniers siècles.*

Chacune de ces épidémies est le sujet d'une notice où je démontre, par les faits les plus incontestables, que, non-seulement ces épidémies furent aggravées, mais même qu'elles furent déterminées par tout ce

que comportent les effets du système admis. Cette assertion, je le sais, paraît un paradoxe ; moi-même, jusqu'à ces derniers tems, je ne l'aurais pas crue fondée ; mais que dire lorsque les faits parlent ? Je prie de remarquer qu'ici, comme ailleurs, j'admets tout ce qu'il faut admettre ; qu'ici également, comme ailleurs, je demande à ne pas être jugé sans être entendu.

10° *Mémoire sur l'inutilité et les inconvéniens particuliers des cordons et des lazarets.*

Voyez un écrit de M. le docteur Costa, qui a cru devoir publier ce mémoire en son nom.

11° *Notes qui m'ont été données sur les dernières épidémies de Barcelone, par MM. les docteurs Campmany, médecin en chef du lazaret ; Salva, doyen de la Faculté de Médecine ; Joanich, jeune médecin également très-éclairé, chargé par l'administration du service médical, dans Barcelonette, pendant toute la durée de l'épidémie, etc., etc., etc.*

12° *Relation médicale de l'épidémie qui régna à Barcelone en 1821.*

Je crois cette relation la plus étendue et la plus complète qu'il y ait, même en ayant égard à quelqu'autre épidémie que ce soit. J'ai pris les choses dès le commencement de l'année, pour en observer toutes les constitutions médicales. A partir

de l'époque des premiers bruits de contagion et des premières mesures, je suis les faits jour par jour, quelquefois même heure par heure ; j'entre dans les détails les plus circonstanciés ; je considère et pèse ainsi tout ce qui se dit et se fait, et tout ce qui en résulte, de manière à ne laisser à l'erreur ni refuge ni prétexte.

13° *Mémoire sur la nature et les véritables causes de l'épidémie de la Russie.*

14° *Mémoire sur la nature et les véritables causes de la dernière épidémie de Gibraltar.*

15° *Mémoire sur la non-infection.*

Ce mémoire est très-court. Tout prouve tellement l'absurdité de ce système, qu'il est inutile d'entrer dans de grands détails pour le combattre. Il a pourtant servi à élever de grandes réputations ; mais c'est un privilège qui a toujours été réservé à de grandes erreurs, et surtout à des erreurs funestes !

16° *Exposé du sentiment des meilleurs auteurs, à commencer par Hippocrate.*

Il n'en est pas un qui ne m'ait fourni des remarques et qui n'ait parlé de la manière la plus formelle, en faveur de l'opinion que je soutiens.

17° *Tableau comparatif des faits rapportés de Barcelone par M. le docteur Chervin, et de ceux que j'en ai rapportés moi-même.*

Ce tableau fait voir combien M. le professeur Magendie , trompé lui-même , sans doute , a induit en erreur l'Académie des Sciences , en faisant entendre que M. le docteur Chervin avait dû , après mon retour de Barcelone , s'empresse de se rendre dans cette ville , pour y chercher des documens que j'aurais négligé ou que j'aurais été incapable d'y recueillir. On se rappelle que ce célèbre académicien , ne croyant pas pouvoir trop faire sentir la prétendue nécessité de cet empressement , a dit que mon confrère avait pris à *peine le loisir* d'embrasser ses amis. En procédant ainsi , en dénaturant tout , on est parvenu à mettre une partie à la place du tout , à faire même rejeter ce tout en entier , pour ne conserver que des fragmens , fragmens uniquement propres à consacrer de grandes erreurs , et condamnés , par suite de ces erreurs , à être bientôt eux-mêmes frappés de nullité !!! Mais , ainsi que je l'ai dit à M. Magendie lui-même , il saura tout arranger , tout concilier. Son esprit de justice , son zèle , son amour pour la science , l'humanité et l'honneur même de notre pays , en un mot la noblesse de ses sentimens et de ses vues lui suggéreront tous les moyens propres à réparer promptement le tort que son langage a pu faire à la science et à moi-même.

18° *Huit propositions sur les points relatifs aux épidémies les plus importans.*

Je crois devoir consigner ici la lettre suivante qui, seule, peut donner une idée assez exacte de l'état des choses.

A M. le Président de l'Académie Royale des Sciences.

Monsieur le Président,

Je prie l'académie de remarquer et de déclarer, 1° qu'en 1814, j'ai arrêté des maladies épidémiques dans des pays voisins de ceux d'où l'on prétend qu'il doit nous en venir; 2° Qu'en 1821, M. le professeur Duméril; en son nom et en celui de M. le baron Portal, dans un rapport fait à l'occasion d'un nouveau Mémoire, sur la nature des affections fébriles en général, que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie des Sciences, a déclaré que les faits de tous les tems et de tous les lieux, consignés dans mon ouvrage de 1819, venaient *tous* à l'appui de mon opinion de la non-contagion, de manière que la question de la contagion est résolue pour toutes les prétendues maladies fébriles distinctes, dites typhoïdes, cholera-morbus, etc.; 3° Qu'une assemblée médicale formée, dans la même année, sur le théâtre et au moment d'une des plus grandes épidémies qui aient régné, a confirmé ce jugement déjà assez justifié par les faits antérieurs, et comme l'ont justifié beaucoup d'autres faits que j'ai également rapportés de Barcelone; 4° Qu'en 1828 l'Académie a été induite en erreur, en croyant nécessaire qu'un autre médecin partît précipitamment pour aller à Barcelone, chercher des documens que j'aurais négligé ou été incapable d'y recueillir; tandis que ces documens et beaucoup d'autres avaient été, depuis long-tems, tout apportés par moi; 5° Que j'ai ainsi rempli la mission que je m'étais imposée à la sollicitation de ce corps savant; 6° Que les assertions avancées

par moi , contre la contagion et l'infection dans l'épidémie de Moscou , dès les premiers tems de cette calamité , sont justifiées par les observations des médecins de cette capitale les plus éclairés , comme l'ont été celles que j'ai avancées relativement aux épidémies de Barcelone , Gibraltar , etc. ; 7° Que la question des causes des épidémies se trouve ainsi extrêmement simplifiée et portée sur le terrain où je l'ai placée ; qu'elle est même entièrement résolue (1) ; 8° Que j'ai composé , sur l'épidémie de Barcelone , la relation la plus circonstanciée qu'il y ait , et que j'ai traité en particulier chacune des questions agitées , etc. , etc. , de manière à ne laisser à l'erreur aucun refuge.

L'Académie sentira l'importance et la nécessité de cette déclaration. Par ce moyen elle assurera , dès ce moment , le triomphe de la vérité , comme elle en assurera l'honneur principalement à notre pays , et elle préviendra de grands maux ; elle fera cesser de grandes alarmes et apprécier le langage de certains écrivains , qui veulent me punir du bien que j'ai toujours tâché d'opérer.

Parler auprès de ce corps savant au nom de la justice , de la vérité , de la science et de l'humanité , c'est être assuré d'un bon accueil.

Je suis avec la plus haute considération ,
Monsieur le Président ,

Votre très-dévoué serviteur ,

LASSIS.

Paris , le 4 avril 1831.

(1) Je pourrais invoquer d'autres autorités encore , telles que celles de mon ouvrage de 1819 lui-même , de divers Mémoires , et surtout d'une multitude de faits.

Note adressée à M. le Docteur LASSIS, par M. le Docteur BOURDON, rapporteur de la Commission de l'Académie de Médecine, chargé de l'examen des documens LASSIS.

A Monsieur le Docteur LASSIS, Médecin à Paris.

Monsieur,

Je suis bien fâché de n'avoir encore pu faire, à l'Académie de Médecine, le rapport dont j'ai été chargé par elle, touchant vos nombreux documens sur les maladies réputées contagieuses. Ce rapport vous eût été d'autant plus profitable, qu'il aurait eu l'assentiment et reçu la signature (du moins je me le persuade) des honorables médecins, qui composent avec moi cette commission, chargée de prononcer sur vos travaux si nombreux et si importans. Mais patience, Monsieur, ce rapport ne tardera plus guère; et vous aurez enfin la satisfaction d'entendre exprimer par des confrères qui vous estiment, combien vos longues et laborieuses recherches leur semblent dignes d'être récompensées: votre persévérance surtout m'a paru mériter des éloges. Quelques personnes vous accuseront, je le sais, d'être possédé d'une *idée fixe* (ils désigneront par-là l'exclusion donnée par vous et à la *contagion* des fièvres, et à l'établissement des *cordons sanitaires*); mais vous devriez vous consoler de ce reproche, en songeant qu'on l'a adressé, dans tous les tems, aux divers inventeurs, à ceux qui combattaient de vieilles erreurs, ou qui établissaient des vérités jusque-là inconnues. Votre désintéressement aussi commande l'estime et l'étonnement: il faut être bien épris de la vérité, bien convaincu de l'avoir trouvée, bien dévoué à son culte, et persuadé de ses miracles, pour oser abandonner pour elle les voies de la fortune et les routes sûres du bonheur.

N'eussiez-vous à citer que votre Ouvrage de 1819, et votre

Mémoire sur l'épidémie de Barcelone ; ne dût-on vous tenir compte que de vos voyages , ainsi que de vos campagnes d'autrefois , vous mériteriez , selon moi , d'importantes récompenses. Mais personne ne sait mieux que nous , membres de la Commission de l'Académie , et possesseurs , en cette qualité , de vos divers Mémoires , combien vous avez à vous plaindre de l'oubli du gouvernement , ou de l'indifférence de vos confrères. Plusieurs , dans ces dernières années , ont reçu de nobles et éclatantes récompenses , qui auraient pu envier et vos titres réels , et vos travaux et vos services.

Je vous prie d'agréer , Monsieur , et mes salutations et l'expression de ma parfaite estime ,

Signé B. , Rapporteur.

GÉRARDIN , Membre de la Commission.

HUSSON, *idem.*

RIBES, *idem.*

LOUYER-VILLERMAY, *idem.*

Paris , ce 2 novembre 1830.

Je partage entièrement l'opinion de l'honorable Rapporteur M. Bourdon , sur le compte de M. Lassis , et sur ses travaux.

G. ANDRAL , Président de la Commission.

Depuis ce tems , M. Bourdon a fait plusieurs voyages , et n'a point fait ce rapport promis ; je ne sais quand il le fera. Il est maintenant en province.

Des erreurs extrêmement graves exerçant de nouveau leur empire , de nouveaux obstacles à la connaissance de la vérité me portent à ajouter ce qui suit , dussé-je me répéter en quelque point.

Pendant long-tems j'ai cru que , pour combattre l'erreur, il suffisait d'être appuyé de faits multipliés et concluans, et du sentiment d'un grand nombre de savans des plus compétens ; j'étais dans une grande erreur ; j'éprouve de plus en plus du mécompte à cet égard. Mais examinons encore un instant (on ne peut trop fixer son attention sur ce point) , examinons où l'on en est, d'après la marche adoptée. C'est en vain que la nature a parlé. Il y a plus de trois mille ans qu'un philosophe a dit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » et aujourd'hui, dans ce siècle de lumières, au milieu du progrès des sciences en général, dont on a vraiment droit de s'enorgueillir, la médecine suit, sur certains points, une marche rétrograde. Elle veut voir du nouveau à chaque nouvelle épidémie ! Elle nous fait remonter au quatorzième siècle, tems de la plus profonde ignorance, où l'on faisait venir les épidémies de la France (alors en proie à toute sorte de causes évidentes locales, telles que guerre, famine, misère affreuse) du fond de l'Inde, par une flamme sortie du sein de la terre dans le Cathai, province de la Chine, ou résulter, selon la Faculté de Paris, d'un combat des étoiles et du so-

leil contre la mer!!! Tous les faits déjà recueillis en faveur de la vérité sont frappés de nullité. Pour savoir, par exemple, ce que c'est que ce que l'on appelle *cholera-morbus*, il faut en attendre du pays dont je viens de parler, de la Russie et de la Pologne, lorsque le mal ne se montre et ne s'est toujours montré que trop souvent parmi nous, à toute sorte de degré et dans toute sorte de circonstances. Un prince Africain disait à un Anglais voyageant dans son pays, pour y examiner le cours d'une rivière : « Est-ce qu'il n'y a pas d'eau chez vous ? » On pourrait, avec plus de raison, faire une question analogue à ceux qui croient trouver des maladies particulières en Espagne, en Russie, en Pologne, etc. Vous avez vu naguère des médecins aller les uns au sud, d'autres à l'est, pour observer de prétendues maladies étrangères à notre sol. Tout a retenti du bruit de leurs *investigations*, médailles, hymnes, etc., etc., tout a été mis à contribution pour les célébrer ; aujourd'hui même spectacle s'offre à vos regards : d'autres médecins, en effet, se dirigent vers le nord, pour le même objet.

Des documens immenses sont tout recueillis ; ils appartiennent à toutes les dénominations, à toutes les prétendues maladies distinctes ; un grand nombre viennent des pays mêmes où l'on va en chercher de nouveaux ; une partie consiste dans des résultats plus importans, plus complets que ceux que l'on

demande ou que l'on semble demander. (*Voy. mon ouvrage de 1819, p. 298-328.*) On aurait pu croire que le fruit de tant et de si longs travaux, tant de résultats avantageux de missions analogues à celles qui ont lieu maintenant, déjà tout obtenus, devaient être reçus avec satisfaction et empressement; mais ce n'est pas là ce qu'il faut actuellement. Présenter ces documens, c'est s'exposer à des outrages! Ce que l'on veut, ce sont des documens recueillis uniquement sous le nom absurde de *cholera*, comme depuis 1821 il en a fallu de recueillis uniquement sous le nom aussi absurde de *fièvre jaune*. Il faut aussi que ces documens viennent de certaines mains. Quiconque s'est avisé, s'est permis d'en recueillir également, sous d'autres dénominations; quiconque ne s'est pas borné à adresser son encens aux nouvelles divinités; quiconque ne croit ni à la contagion, ni à l'infection, ni aux prétendues fièvres nouvelles, est un profane! Rien ne peut le soustraire à un cruel anathème! Si, autrefois, certain fanatisme portait à faire faire amende honorable à quelques amis zélés de vérités importantes, à l'époque actuelle une autre espèce de fanatisme et d'aveuglement porte à des moyens plus fâcheux encore. Cependant l'amour-propre ne peut être blessé, en offrant la vérité sans qu'elle soit entendue; ce sont ceux qui la dédaignent qu'il faut plaindre: la nature elle-même a eu beau parler, de tout tems, de la

manière la plus frappante et la plus éloquente, elle n'est pas plus écoutée! Ainsi, si vous voulez être écouté et applaudi, présentez-vous hardiment sous les bannières indiquées; parlez de grands désastres, unique fruit de vos travaux: ainsi l'erreur triomphe et l'humanité gémit! Mais un tel état de choses ne peut durer encore long-tems; les Académies des Sciences et de Médecine sauront y mettre promptement un terme; elles ne voudront pas attendre encore, pour reconnaître et proclamer les vérités que je soutiens, que d'autres médecins viennent, après moi, soutenir aussi quelques-unes de ces vérités, mais en y joignant quelques graves erreurs, et en apportant beaucoup moins de documens que je n'en possède.

Je suis loin de présenter mes divers écrits encore inédits comme des *ouvrages parfaits*; mais tous offrent des faits que je laisse seuls parler, et à côté de ces faits, qui ont déjà reçu leur application, sont d'autres faits également nombreux, que j'ai en surabondance ou en réserve, et qu'au besoin on pourrait trouver. Dans tous les cas, on remarquera, je pense, que du moins ce n'est pas le zèle qui m'a manqué, qu'aucune peine, qu'aucun sacrifice ne m'ont arrêté; que j'ai embrassé et traité toutes les grandes questions relatives aux épidémies, et toutes celles qu'elles soulèvent; que, sans jamais suivre un autre guide, un autre flambeau, ni d'autres inter-

prêtes que les faits eux-mêmes , j'ai considéré chacune de ces questions sous toutes les faces ; que déjà et depuis long-tems j'ai fait l'application la plus avantageuse des principes que je professe ; que je n'ai pas voulu être cru sur parole , ni par conséquent imposer mon opinion à qui que ce fût ; qu'enfin , depuis long-tems aussi , j'ai tout fait pour appeler l'attention des autres médecins sur les questions dont il s'agit , comme pour assurer à notre pays l'honneur de leur solution et les *premiers* avantages de leur application , avantages dont , comme on a vu , ont déjà joui des milliers de nos compatriotes.

Depuis que je suis entré dans cette longue et pénible carrière , depuis que , comme je viens de le dire , j'ai tout fait pour appeler l'attention des médecins sur les questions agitées , le tems , la réflexion , de nouveaux faits , de nouvelles données , le progrès des lumières en général , sont venus éclairer de plus en plus ces questions. C'est sous ces nouveaux auspices que je demande un nouvel examen , étant appuyé particulièrement , 1^o sur les nouveaux faits que j'ai rapportés de Barcelone et de divers autres lieux , comme sur ceux que j'avais recueillis antérieurement ; 2^o sur ceux même qui appartiennent aux épidémies actuelles , épidémies sur lesquelles , quoique l'on ait dit , j'ai recueilli les détails les plus circonstanciés , comme les plus authentiques , et , je crois , les plus concluans.

Lors d'un premier examen, on m'a déclaré soi-même ne pas avoir les données nécessaires pour juger, et d'ailleurs on n'avait à examiner qu'une partie de mes documens. Depuis on m'a dit reconnaître avec moi du moins quelques-unes des vérités que je soutiens, mais ne pouvoir encore les proclamer. J'ose croire que maintenant tout est réuni pour engager à satisfaire au cri de l'humanité, et à revenir sur le jugement porté en 1826, à l'Académie de Médecine, et en 1828, à l'Académie des Sciences, où l'on a attribué à un autre médecin seul des documens que j'ai recueillis moi-même long-tems avant lui, sans en compter beaucoup d'autres que j'ai recueillis de plus que ce médecin.

Si je m'abuse, que l'on ne craigne pas de le prouver et de le déclarer hautement; mais que l'on n'oublie pas, que dénigrer ce n'est pas prouver; que juger et prononcer ici sans connaissance de cause, ce serait se montrer peu ami de la justice, de la science et de l'humanité.

Quelque disgrâce que je puisse éprouver, ce sera toujours pour moi un grand contre-poids, de pouvoir me rendre ce témoignage, d'avoir fait, depuis longues années, toute sorte d'efforts et de sacrifices pour me rendre utile; de m'être concilié l'estime d'un grand nombre de mes compatriotes, et même celle de nos ennemis, et d'avoir pu ainsi rendre à

la vie et à la santé des milliers de victimes, notamment des victimes de la guerre.

On ne différera donc plus l'examen que je sollicite comme *juste et nécessaire*, surtout si l'on considère qu'il ne s'agit pas seulement de savoir ce qu'il faut faire pour combattre des épidémies inévitables; mais qu'il s'agit même de rejeter à jamais des moyens généralement adoptés et préconisés, qui, dans bien des cas, peuvent seuls faire naître, déterminer ces grandes calamités, et en accroître beaucoup les ravages!!!

Si, malgré la suffisance des faits que j'avais déjà recueillis pour la solution de la question de la contagion des maladies typhoïdes, cholera-morbus, etc., selon le jugement porté en 1821, par une commission de l'Académie des Sciences, ce corps savant m'en a demandé de nouveaux; si, une des plus grandes épidémies qui aient régné, ayant lieu à Barcelone, c'est là que je me suis rendu pour satisfaire au vœu dont il s'agit; si j'ai tout fait pour remplir cette mission; si j'ai obtenu même plus qu'on ne devait attendre; si, effectivement, j'en ai rapporté, 1° Deux traductions de mon ouvrage de 1819, considéré, par les médecins les plus compétens, comme le plus complet et le plus concluant qu'il y ait; 2° Cinq à six relations différentes, dont plusieurs n'ont été communiquées qu'à moi en entier;

3° Une multitude de faits que j'ai recueillis moi-même, en puisant aux meilleures sources ; 4° L'exposé du résultat d'une assemblée médicale, formée d'après ma proposition, qui a adopté, à l'unanimité, mon opinion sur la contagion, etc., etc., etc.; si, depuis l'époque indiquée, tout est venu justifier également, de plus en plus, mes opinions sur tous les autres points, si, dis-je, il en est ainsi, les Académies des Sciences et de Médecine, dont la religion a été trompée, croiront, en effet, de leur justice de s'empreser de rectifier ce que contiennent d'erroné des rapports faits dans leur sein, sans connaissance de cause. Les honorables rapporteurs eux-mêmes, trompés les premiers par le langage et les démarches d'un médecin venu après moi, seront aussi les premiers à faire droit à ma juste réclamation, et à revenir ainsi sur des jugemens qui, comme je l'ai dit, ont causé, à la science, à l'humanité et à moi-même, un très-grand préjudice!

